

# C'est le coeur qui meurt en dernier

## Mémoire fragmentée

Charles-Henri Ramond

Numéro 308, juin 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/86034ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Ramond, C.-H. (2017). Compte rendu de [C'est le coeur qui meurt en dernier : mémoire fragmentée]. *Séquences : la revue de cinéma*, (308), 32–32.

# C'est le cœur qui meurt en dernier

## Mémoire fragmentée

Avec ce nouveau long métrage de fiction, Alexis Durand-Brault s'attaque à l'adaptation du roman autobiographique éponyme publié par Robert Lalonde en 2013. Reposant principalement sur la sobriété de la mise en scène et l'adroite direction d'acteurs, ce quatrième film de Durand-Brault révèle une évocation émouvante d'une mère, de son fils et au final, de la rédemption familiale.

CHARLES-HENRI RAMOND

Adapté par Gabriel Sabourin (*Amsterdam*), qui incarne également le rôle principal, **C'est le cœur qui meurt en dernier** relate la tentative d'un auteur à succès de renouer les liens avec sa mère, juste avant que celle-ci ne se voit emportée par une maladie incurable. La volonté d'en finir, avec la vie, avec les mensonges et les non-dits qui ont émaillé les 20 dernières années de leur relation leur donnera une bonne raison de se rapprocher. À travers le personnage de Julien et de sa mère, le scénario nous replonge dans la mémoire d'une enfance jadis troublée par un drame familial qui, bien qu'il ne se révèle que dans les ultimes instants, imprègne tout le film de sa présence.

À la lecture de cette prémisse, on s'attendrait à une énième chronique psychologique plongée dans les sombres méandres d'un passé douloureux qui refait soudainement surface. Il y a en effet dans cette histoire des thématiques connues et déjà explorées dans la cinématographie québécoise. Le mâle qui doute et l'absence du père y sont bien présents. Les auteurs ont cependant réussi à faire oublier ce petit air de déjà vu en ayant su trouver un juste équilibre entre le mélodrame et la comédie. Que ce soit dans le ton ou dans le traitement, ils nous donnent une œuvre de facture certes très conventionnelle et résolument tournée vers le grand public, mais qui par moments parvient à saisir un certain état de grâce. Ils se reposent sur des portraits de la figure maternelle dépeints avec suffisamment de légèreté et de romanesque pour qu'ils évitent les pièges d'un sujet qui avait tout pour attirer le pathos dans ses filets.

À la quarantaine encore insouciant, amatrice de Belafonte et autres espagnolades, elle est Sophie Lorain, on la retrouve sur ses derniers jours sous les traits de Denise Filiatrault, bavarde, mal lunée, mais toujours attachante. À l'image de personnages secondaires assez peu approfondis, le récit se concentre sur le trio composé des deux mères et de ce fils indécis, « qui ne sait pas dire les choses », et qui passe ses sentiments au tordeur du passé, essayant de trouver dans le présent l'occasion de remettre les compteurs à zéro pour mieux avancer. Entre la jeunesse et la mort, la double représentation matriarcale constitue surtout pour lui le lien étroit qui unit des souvenirs douloureux et la nécessité de régler les comptes. Portée par une interprétation habitée, cette tendre évocation de la mémoire fragmentée doit beaucoup à ses rôles de compositions qui parviennent à évacuer la lourdeur du drame, même dans ses instants les plus durs. Tout en humour caustique et en décalage, Denise Filiatrault se révèle



Bavarde, mal lunée, mais toujours attachante

Portée par une interprétation habitée, cette tendre évocation de la mémoire fragmentée doit beaucoup à ses rôles de compositions qui parviennent à évacuer la lourdeur du drame...

décidément très en forme. C'est en grande partie sur elle que repose le film et sa réussite.

Alors qu'il avait connu des bonheurs très inégaux avec ses précédentes réalisations, le metteur en scène de la populaire série *La galère* surprend donc agréablement par ses retours en arrière non linéaires qui s'avèrent tous nécessaires et par sa direction d'acteurs adroite qui a su chercher la justesse dans le jeu des comédiens. En se concentrant sur l'émotion, la retenue qu'il affiche nous place loin de l'esbroufe dont il avait usé et abusé dans *La petite reine*. Émouvant rappel aux rapports teintés de passion, d'oubli et de rancune qui unissent une mère et son fils, **C'est le cœur qui meurt en dernier** est sans aucun doute son long métrage le plus abouti.

★★★

■ **Origine:** Canada [Québec] – **Année:** 2017 – **Durée:** 1 h 43 – **Réal.:** Alexis Durand-Brault – **Scén.:** Gabriel Sabourin – **Images:** Jérôme Sabourin – **Mus.:** Béatrice Martin – **Mont.:** Louis-Philippe Rathé – **Int.:** Gabriel Sabourin (Julien), Denise Filiatrault (mère de Julien), Sophie Lorain (mère de Julien jeune), Paul Doucet (Henri), Geneviève Rioux (Marie-Ève), Céline Bonnier (Catherine) – **Prod.:** Richard Lalonde – **Dist.:** Les Films Séville.